

CHAPITRE III

Les goûts de BaudelaireL'impuissance et le sadisme de Baudelaire

La santé de Baudelaire ruinée par une maladie vénérienne se détériore lentement. Après de nombreuses aventures amoureuses, il se rend compte de son impuissance à dominer ou à satisfaire celle qu'il aime et il en est humilié. Il faut donc faire place à l'hypothèse d'une certaine impuissance sexuelle du poète, l'amour lui devenant inaccessible. D'où sa profonde rancune envers la femme, rancune mêlée aux restes d'un désir **cérébral** surexcité.

Plusieurs poèmes dans les "Fleurs du Mal" pourraient témoigner de cette impuissance de Baudelaire qui se manifeste par deux attitudes opposées. Considérons d'abord "Le Revenant". Inspiré par Jeanne Duval, ce poème est une revanche imaginaire de l'auteur sur celle dont il ne peut pas assouvir le désir. Le poète y est devenu puissant comme l'ange souverain et insaisissable qui vient effrayer la femme :

Et je te donnerai, ma brune,
Des baisers froids comme la lune
Et des caresses de serpent
Autour d'une fosse rampant.

Dans cette strophe, l'expression "des baisers froids" semble être le signe de l'impuissance du poète à l'égard de la femme. Pour se venger de cette impuissance, il va régner, sur la vie et la jeunesse de l'aimée, non par la tendresse mais par "l'effroi" :

Comme d'autres par la tendresse,
 Sur ta vie et ta jeunesse,
 Moi, je veux régner par l'effroi.

Pourtant, l'attitude de Baudelaire n'est pas toujours celle du conquérant, du maître. Par moments, il se fait humble et suppliant, comme c'est le cas de la pièce inspirée par une prostituée appelée "Louchette". On peut y discerner l'aspiration de Baudelaire aux joies de l'amour. Cette aspiration est vaine car, là encore, le poète est impuissant à satisfaire la femme aimée. A côté de lui, elle garde toujours sa froideur, d'où cette imploration :

Si quelque soir, d'un pleur obtenu sans effort
 Tu pouvais seulement, o reine des cruelles !
 Obscurcir la splendeur de tes froides prunelles.

La femme apparaît donc comme la "reine des cruelles"; luxurieuse et insatiable. Le mot "reine" la place bien au-dessus du poète qui s'efforce en vain de se rapprocher d'elle ; mais elle reste inaccessible, retranchée derrière son masque de froideur qui humilie Baudelaire en lui faisant prendre cruellement conscience de son impuissance.

Il est donc très probable que cette impossibilité à satisfaire la femme aimée soit à l'origine du plaisir malsain du poète. Elle lui inspire la volonté de faire le mal ; de faire souffrir l'être aimé. Cette lubricité accompagnée de cruauté s'appelle "le sadisme" qui est souvent considéré comme un trouble de l'instinct sexuel. Alors, l'homme impuissant dans la réalité, essaie de créer un être à son image mais doué de virilité. Il veut dominer sa rivale insatiable, par les moyens les plus violents. Il cherche à se venger par la cruauté et cette vengeance le satisfait.

Chez Baudelaire, les manifestations du sadisme à l'égard de la femme sont très nettes ; c'est d'abord le goût des larmes de la femme aimée. Maltraiter sa maîtresse, la frapper, la blesser dans sa chair seront les meilleurs moyens de la faire pleurer. Parfois, le sadisme baudelairien ne fait pas jaillir directement le sang de la femme. Mais il faut au moins, pour satisfaire ce poète impuissant, que l'aimée verse des larmes.

Plusieurs poèmes des "Fleurs du Mal" nous montrent ce goût de Baudelaire, par exemple "L'Héautontimorouménos" :

Et je ferai de ta paupière,
Pour abreuver mon Sahara,
Jaillir les eaux de la souffrance
Mon désir gonflé d'espérance
Sur tes pleurs salés nagera

Comme un vaisseau qui prend le large,
Et dans mon coeur qu'ils souleront
Tes chers sanglots retentiront
Comme un tambour qui bat la charge.

Le désir de l'impuissant est fouetté par les larmes et la souffrance de la femme. En effet, les larmes sont la manifestation physique d'un sentiment douloureux moral ou d'une peine physique. En la faisant pleurer, le poète a la preuve qu'il a blessé l'âme de l'aimée et qu'il est plus fort qu'elle. Le mot "chers" montre la satisfaction de Baudelaire à voir couler les larmes, véritable jouissance qui l'enivre comme une boisson capiteuse puisque les sanglots le "souleront". De plus, pour réaliser l'acte sexuel, les pleurs et les sanglots servent d'excitant comme "le tambour qui bat la charge" pour les soldats. Ils marquent le temps, de son désir, ils accompagnent les pulsions sexuelles qui dominant le poète.

On remarque encore le goût des larmes chez Baudelaire dans le poème "Le Masque". Nous voyons comment l'homme impuissant aime faire couler les larmes de la femme qui symbolisent pour lui la capitulation féminine :

....., et mon âme s'abreuve
 Aux flots que la Douleur fait jaillir de tes yeux !

Voyant la femme pleurer, le poète se sent plus fort ainsi que nous l'avons déjà remarqué précédemment. Il réussit par ce moyen à dominer sa partenaire et il sait bien comment parvenir à faire couler ses larmes. Il essaie de la faire souffrir physiquement. Devant ce spectacle de la faiblesse, de la souffrance de la femme, Baudelaire jouit d'une profonde extase. Le mot "flots" évoque l'abondance des larmes causées par la douleur qui viennent apaiser la soif éternelle du poète, et qui viennent le submerger dans une volupté totale. Mais ce plaisir reste un plaisir cérébral: seule son âme et non pas son corps jouit de ce spectacle. Baudelaire est donc bien incapable d'éprouver un vrai désir physique normal.

Son impuissance se nourrit de larmes, mais bientôt, les larmes même sont insuffisantes à l'assouvir. Pour aimer la femme, il exige le sang. Sa vision s'élargit et il voit la femme aimée au seuil de la mort la plus cruelle. Joie des larmes, et joie du sang ! Voilà ce qu'il requiert d'elle :

Je t'aime quand ton grand oeil verse
 Une eau chaude comme le sang;
 Quand, malgré ma main qui te berce,
 Ton angoisse, trop lourde, perce
 Comme un râle agonisant.

Le dernier vers montre le désir de tuer ou de voir mourir l'aimée. Baudelaire souhaite à son amante la souffrance pendant

toute sa vie. Elle ne pourra devenir son égale qu' à une condition: qu'elle communique avec son Ennui, qu'elle s'abaisse à son niveau de tourment et de déchirement perpétuel.

Le sadisme baudelairien se manifeste donc par son goût de la souffrance physique. Ce goût de la plaie et la haine sadique du poète pour la femme est encore illustré par "L'Héautontimorouménos" :

Je te frapperai sans colère
Et sans haine, comme un boucher.

Ces vers reflètent la froideur barbare du poète, son désir de faire le mal comme s'il était un être déshumanisé et en même temps son désir de ravalier la femme au rang d'objet: de la viande de boucherie. Ne pouvant dominer la femme dans l'acte sexuel, le poète essaie de se venger de son impuissance; il s'en fait le bourreau. Il va lui infliger volontairement, "sans colère et sans haine", la douleur physique. Le mot "boucher" qui évoque un homme couvert de sang qui tue froidement les animaux et qui fait couler le sang sans l'ombre d'une émotion devient le modèle auquel le poète veut ressembler. Le spectacle de cette punition devient terrible et on atteint ainsi le comble de l'horreur.

Ce poème est inspiré par la même femme que celle de "Le Revenant"; c'est Jeanne Duval. Elle devrait donner au poète une satisfaction charnelle et réveiller en lui le désir. Mais là encore, le désir est incapable de permettre au poète de réaliser l'acte sexuel ou d'en tirer toute la jouissance physique qu'il

en espère. Il substitue à l'asservissement du désir, la jouissance mentale de la cruauté.

On peut relever le même thème dans deux pièces des "Petits Poèmes en Prose". Considerons d'abord "La Femme sauvage et la petite maîtresse". Ce poème montre le mépris du mari à l'égard de la femme qui est insatiable, donc l'impuissance du mari à assouvir le désir de la femme. Mais loin de reconnaître son incapacité, le mari rejette la faute sur la femme. Il en fait une véritable goule insatiable :

"----L'autre monstre, celui qui crie à tue tête, un bâton à la main, est un mari. Il a enchainé sa femme légitime comme une bête....."

Cette femme sauvage est comme une bête féroce et toujours avide :

"....Voyez avec quelle voracité (non simulée peut-être!) elle déchire des lapins vivants et des volailles piaillantes que lui jette son cornac."

Il faut lui infliger une douleur physique qui seule peut la calmer : "Allons! un bon coup de bâton pour la calmer!"

Enfin, la femme parée, celle qu'il appelle "la petite maîtresse" lui permet d'exposer pleinement le thème qui lui est cher : le désir de faire souffrir l'être aimé :

"En vérité, il me prend quelquefois envie de vous apprendre ce que c'est que le vrai malheur."

En effet, ce qu'il y a de commun ici entre le mari et le

poète c'est qu'ils sentent leur incapacité à satisfaire la femme et ils craignent que leur compagne ne se moque d'eux. C'est pour-quoi s'exprime ici le ressentiment et le désir de se venger sur la femme de leur insuffisance. La force musculaire est ce qu'il leur reste :

"Tout poète que je sois, je ne suis pas aussi dupe que vous voudriez le croire, et si vous me fatiguez trop souvent de vos précieuses pleurnicheries, je vous traiterai en femme sauvage - ou je vous jetterai par la fenêtre, comme une bouteille vide."

Le désir sadique de Baudelaire se manifeste aussi dans "Le Galant tireur". On trouve ici le mélange de fascination et d'horreur qu'éprouve le poète pour la femme jeune et charmante qu'il nomme "sa chère, délicieuse et exécrationnelle femme".

Humilié par la moquerie de sa compagne, il se venge en imagination. Pour se venger, il tire sur une poupée qui représente pour lui cette femme aimée et abhorrée :

"Observez cette poupée, là-bas, à droite, qui porte le nez en l'air et qui a la mine si hautaine. Et bien ! cher ange, je me figure que c'est vous." "Et il ferma les yeux et il lâcha la détente. La poupée fut nettement décapitée."

Mais les coups et l'assassinat rapide ne lui suffisent pas, ne lui apportent pas la jouissance espérée. Il a besoin d'un bain de sang dans lequel il pourra se rouler voluptueusement. Cette nouvelle étape dans le sadisme apparaît dans "A une Madone," écrit

à l'intention de Marie Daubrun. On y voit donc que le sadisme baudelairien n'est pas uniquement causé par celle qui ne lui inspire qu'un désir physique. Dans ce poème, on trouve à la fois la revendication d'un amant dépossédé et l'aveu d'une jalousie avide de vengeance et froidement menaçante. Le poète éprouve une grande admiration pour la beauté de cette femme. Mais, se croyant trahi, il ne peut s'empêcher d'exprimer sa jalousie et ses soupçons. Plus il l'aime, plus il veut la faire souffrir comme souffre "La Madone" :

Bourreau plein de remords, je ferai sept Couteaux
 Bien affilés, et, comme un jongleur insensible,
 Prenant le plus profond de ton amour pour cible,
 Je les planterai tous dans ton Coeur pantelant,
 Dans ton coeur sanglotant, dans ton coeur ruisselant !

Là encore le poète se veut froid, insensible comme le boucher qu'il a déjà évoqué. Ces vers nous montrent le détail et la précision dans la préparation du meurtre; ce sera un acte volontaire qui est longuement prémédité. Baudelaire utilise ici le vocabulaire qui donne l'impression de violence, de cruauté: "bourreau", "remords", "sept Couteaux bien affilés". En lui, qui est comme un jongleur "insensible", l'insensibilité rejoint l'impuissance sexuelle. Pour se venger, il désire atteindre profondément et faire le plus de mal possible: "Prenant le plus profond de ton amour pour cible".

Finalement, l'idée de faire souffrir aboutit au désir de faire couler le sang de l'aimée. Le mot "ruisselant" donne l'image

du sang qui coule à flots pour apaiser la soif sadique du poète.

Ici le poète se voue totalement au mal, cependant nous savons qu'il est l'homme de deux postulations ; il oscille sans cesse entre le bien et le mal, c'est à dire Dieu et Satan. A ce déchirement d'ordre moral, correspond une extraordinaire facilité à passer de l'exaltation devant la beauté, la santé de la femme, à l'exaspération, au désir sadique.

"A celle qui est trop gaie", adressé à Mme. Sabatier "L'Ange, la bonne et douce" du poète, illustre le sadisme baudelairien à l'égard de cette femme dont l'état est en opposition totale avec celui de Baudelaire. On y discerne l'envie farouche de l'homme malade et malheureux devant tout ce qui est joie et bonheur. Cette fois, le sadisme exerce, contre la femme "trop" gaie, comme la belle nature, une vengeance féroce. Et les trois dernières strophes nous offrent une scène de désir monstrueux du poète qui est ici le mélange intime de l'horreur et de la volupté :

Ainsi je voudrais une nuit
 Quand l'heure des voluptés sonne,
 Vers les trésors de ta personne,
 Comme un lâche, ramper sans bruit.

Pour châtier ta chair joyeuse,
 Pour meurtrir ton sein pardonné,
 Et faire à ton flanc étonné
 Une blessure large et creuse,

Et, vertigineuse douceur !
 A travers ces lèvres nouvelles,
 Plus éclatantes et plus belles
 T'infuser mon venin, ma soeur !

Dans la première strophe, "l'heure des voluptés" est l'heure de douceur, de satisfaction du désir, d'accord charnel entre l'homme et la femme. Mais ce moment de bonheur total doit être détruit, saccagé par l'amant. Le poète exprime ce désir dans la strophe suivante par une antithèse violente entre ce que le mot "voluptés" suggère et le réalisme de ce que le poète promet à la femme. L'homme impuissant désire de tout son être faire souffrir cette femme heureuse. On y discerne donc le désir de punir cette chair qu'il juge coupable, de la frapper, et même de faire couler le sang; il s'attarde longtemps à l'évocation de la blessure "large et creuse".

Enfin, s'exprime le désir sadique du poète de lui faire partager ses misères, de rendre la femme semblable à lui-même; il veut lui inoculer sa maladie mortelle. Ici le mot "soeur" montre la communion qui s'établit entre le poète et sa maîtresse: communion dans la souffrance, dans la douleur. Le poète a toujours rêvé de l'âme soeur. Dans "L'Invitation au voyage", il pense l'avoir trouvée: la femme d'élection le comprend et lui apporte l'Idéal dont il rêve. Mais il s'aperçoit de l'inanité de ce rêve. Et ne pouvant communier dans la joie, il communique dans la douleur, ne pouvant s'élever jusqu'à la femme, il abaisse sa compagne à son niveau. La femme ne peut le sauver, il désire donc la perdre avec lui.

Le sadisme de Baudelaire apparaît encore sous des images plus répugnantes. Il prend un aspect pittoresque dans "Une Martyr". Le poète y décrit une femme aussi belle que possible mais il la

transforme en cadavre, corps et tête séparés et d'ou coule le sang "rouge et vivant" :

Un cadavre sans tête épanche, comme un fleuve,
 Sur l'oreiller désaltéré
 Un sang rouge et vivant, dont la toile s'abreuve
 Avec l'avidité d'un pré



Ces vers montrent clairement la volupté du poète de voir le sang couler à flots, de prendre un bain de sang, de le boire même. Il veut s'emparer du sang de la femme. Donc il pourrait peut-être acquérir ses qualités : force, joie, bonheur. Le mot "fleuve" implique l'image du sang qui coule sans arrêt comme si la mort n'avait pas encore fait son oeuvre. Ce tableau terrible satisfait ainsi le goût de l'horrible du poète.

A l'aide de ces exemples, nous pouvons penser que le sadisme domine la vie sexuelle de Baudelaire. Au lieu d'une union intime dans laquelle se fondent les deux amants, il offre à l'aimée une torture affreuse pour se venger de sa déchéance sexuelle. Ne pouvant s'unir à l'aimée par la tendresse, il a recours à la cruauté. Or Baudelaire est jaloux de la santé et de la force féminines. Il veut punir la femme, d'afficher ainsi sa supériorité. Il veut la ravalier à son niveau misérable. Pour cela il ne recule devant aucune évocation macabre et réaliste, de corps sanglants devenus une véritable viande de boucherie. Il éprouve une délectation morbide à imaginer des scènes de plus horribles. Cependant tous ces sentiments ne sont qu'une construction de son esprit. Jamais Baudelaire n'a souhaité réaliser concrètement ses désirs.

La sensualité baudelairienne

Il est indéniable que Baudelaire est un être sensuel. Dès son enfance, apparaît chez lui un certain goût de la femme et de tout ce qui appartient au monde féminin. Il l'avoue même dans "Fusées" :

"Le goût précoce des femmes. Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme....."

Il associe donc la femme à la douceur et au parfum qui sont des mondes merveilleux pour lui. Il lui semble aussi que la femme est le complément indispensable de la virilité masculine. Elle lui apporte le goût du raffinement, de la mollesse, du bien être, en un mot de la volupté :

"L'homme qui, dès le commencement a été longtemps baigné dans la molle atmosphère de la femme, dans l'odeur de ses mains, de son sein, de ses genoux, de sa chevelure, de ses vêtements souples et flottants,y a contracté une délicatesse d'épiderme et une distinction d'accent, une espèce d'androgynéité, sans lesquelles le génie le plus âpre et le plus viril reste, relativement à la perfection dans l'art, un être incomplet."

Grâce à la contagion de la féminité dès l'enfance, l'artiste peut affiner sa sensibilité. Ainsi pour Baudelaire, un génie totalement viril ne pourrait pas réaliser de chef-d'oeuvre ; une note de féminité doit compléter et nuancer le tempérament de l'homme s'il veut atteindre la perfection dans l'art.

Encore plus direct et concis à la fois, dans une lettre à Foulet Malassis, datée du 23 avril 1860, Baudelaire demande :

"Qu'est-ce que l'enfant aime si passionnément dans sa mère, dans sa bonne, dans sa soeur aînée? Est-ce simplement l'être qui le nourrit, le peigne, le lave et le berce? C'est aussi la caresse et la volupté sensuelle. Pour l'enfant, cette caresse s'exprime à l'insu de la femme, par toutes les grâces de la femme....."

Le contact avec la femme doit donc se faire dès le plus jeune âge. C'est la mère qui conditionnera l'avenir de son fils. Nous voyons donc que pour Baudelaire la Femme est avant tout la mère. En vérité, cet enfant décrit par le poète c'est Baudelaire lui-même. Il est donc attiré par tout ce qui porte l'empreinte du sexe féminin; l'attrait de la femme se confond avec l'attrait du monde féminin, concrétisé par la mère. La sensualité ne s'éveille pas à l'âge adulte, elle existe dès le berceau et c'est avant tout une sensualité tactile et olfactive. Il n'est donc pas extraordinaire que Baudelaire aime particulièrement les métaux et les bijoux.

On sait par les "Fleurs du Mal" comment les métaux et les pierres sont des attributs indispensables de la femme baudelairienne. Pour ce poète, la femme est "une harmonie générale.....dans le métal et le minéral qui serpentent autour de ses bras et de son cou, qui ajoutent leurs étincelles au feu de ses regards, ou qui jasant doucement à ses oreilles".⁴

Baudelaire est sans doute un homme d'imagination. Et parmi ses imaginations diverses, celle des métaux et des pierres occupe une place considérable dans son oeuvre. Il recherche, dans l'univers métallique, la dureté et la frigidité. Par leur éclat froid, leur surface apparemment infranchissable, les métaux et

les pierres peuvent figurer un autre monde supérieur; ils incarnent à merveille la stérilité que le poète désire.

Dans plusieurs pièces, Baudelaire montre ce goût particulier. Prenons d'abord comme exemple "Le serpent qui danse" :

Tes yeux, ou rien ne se révèle
De doux ni d'amer,
Sont deux bijoux froids où se mêle
L'or avec le fer.

Par ces vers, Baudelaire construit l'image de la femme froide aux yeux de bijoux "froids", d'or et d'acier qui montrent que cette femme vit dans un monde déshumanisé, qu'elle n'éprouve aucun sentiment et qu'elle garde toujours le secret le plus profond de son cœur; son regard est figé comme les métaux, symbole de stérilité. Ce qui finalement resplendit en elle, ce n'est pas la chaleur libre d'une vie offerte, mais "la froide majesté de la femme stérile". Baudelaire, l'homme qui hait la foule, aime cette stérilité qui le protège des atteintes de l'autre, qui le rassure contre tout empiètement.

L'évocation de métaux et de pierres se trouve aussi dans un autre poème, composé en l'honneur de Jeanne Duval :

Ses yeux polis sont faits de minéraux charmants,
Et dans cette nature étrange et symbolique
Ou l'ange inviolé se mêle au sphinx antique,

Ici les bijoux ne sont pas rajoutés à la femme. C'est la femme elle-même qui devient pierre et qui donc acquiert les

qualités de froideur et de dureté du minéral. Dans ce poème, le poète révèle encore une fois la fascination particulière qu'exerce sur lui la frigidité métallique du regard de la femme. L'allusion à "l'ange inviolé" et au "sphinx antique" s'accorde avec la rêverie baudelairienne qui vise toujours à s'enfoncer dans le mystère. Cette impression de froideur ténébreuse est renforcée par la dernière strophe :

Ou tout n'est qu'or, acier, lumière et diamants,
Resplendit à jamais, comme un astre inutile,
La froide majesté de la femme stérile.

On discerne ici l'abondance de mots dont le sens est la "lumière". La femme brille non pas comme un soleil chaud mais comme une étoile froide et lointaine. La froideur devient symbole de stérilité et cette stérilité rend la femme supérieure aux autres : elle devient un sphinx, une énigme indéchiffrable. Baudelaire énonce ainsi sa préférence pour les plaisirs qui ne suivent pas la tendance naturelle et n'aboutissent pas chez la femme à la maternité. La femme stérile représente pour lui un type de beauté supérieure; elle "resplendit". Et comme les astres, elle n'obéit pas aux lois économiques de l'utile et de l'inutile. Le poète lui attribue donc le titre de "majesté". La femme est alors une sorte de divinité minéralisée qui fascine le poète.

Dans "Les Bijoux", il développe davantage cette idée. Après la fascination par l'éclat des bijoux, vient la fascination par leur bruit :

La très chère était nue, et, connaissant mon coeur,
 Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores,
 Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur
 Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Mores.

Le poète retient ici le cliquetis, le bruit métallique des bijoux qui évoquent pour lui les chaînes symboliques des femmes de harem. Le bijou devient ici un accessoire inquiétant : il est la chaîne qui entrave la femme, qui en fait l'esclave de son maître tout puissant. Cependant, malgré cela, la femme domine son amant puisqu'elle arbore un "air vainqueur". Sur son corps nu, il ne reste que l'ornement indispensable : les bijoux qui constituent un monde particulier pour le poète. Grâce à eux, la femme exerce sur lui tout son pouvoir.

La jouissance pour Baudelaire est essentiellement esthétique. Elle est produite par les bijoux mais aussi par tout ce qui brille ou qui est doux à caresser. Dans un autre poème, il montre que le chat est l'animal de volupté, de sensualité même. Pour le poète, cet animal est voisin de la femme. D'où de fréquentes comparaisons du regard du chat et de la femme :

Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux,
 Mêlés de métal et d'agate.

Ses beaux yeux, "mêlés de métal et d'agate", constituent pour le poète une profonde fascination. En fait, pour Baudelaire, "tout ce qui orne la femme, tout ce qui sert à illustrer sa beauté, fait partie d'elle-même...." Le chat ressemble à la femme : il en

a les yeux et la douceur. Il est donc la femme. Les bijoux rehaussent la beauté de la femme, ils sont donc aussi la femme :

Comme un beau cadre ajoute à la peinture,
 Bien qu'elle soit d'un pinceau très vanté,
 Je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté.
 En l'isolant de l'immense nature,

Ainsi bijoux, meuble, métaux, dorure,
 S'adaptent juste à sa rare beauté ;
 Rien n'offusquait sa parfaite clarté,
 Et tout semblait lui servir de bordure.

Dans ces vers, Baudelaire nous dit que l'ornement est indispensable pour agrémenter la beauté féminine. Cet ornement fait de métaux et de pierres s'adapte bien à sa beauté, lui donne un certain halo d'étrangeté et d'enchantement. Il excite la jouissance esthétique du poète qui demandera d'autres excitants pour sa jouissance sensuelle : ce seront le parfum et la chevelure. Et il est peu d'ouvrages de Baudelaire où ils ne soient évoqués.

Baudelaire aime par-dessus tout le parfum de la femme et aucun poète n'a un odorat plus subtil que le sien. Pour lui, le parfum et la chevelure sont avant tout le moyen d'évoquer des souvenirs; ils évoquent un bonheur ou un malheur passés, un état de corps ou de l'esprit, un climat ou un sentiment. Ses poèmes expriment souvent ce que ces souvenirs ont d'émouvant, d'insistant et d'intime. Plusieurs poèmes des "Fleurs du Mal" témoignent de ce goût de Baudelaire.

"Parfum exotique," inspiré par Jeanne Duval, nous montre comment l'imagination du poète travaille sous l'influence du parfum :

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
 Je vois un port rempli de voiles et de mats
 Encore tout fatigués par la vague marine,

Le parfum de la femme sert de guide à Baudelaire ; il lui permet l'évasion, l'accès à un monde idéal. Grâce à lui, son imagination travaille : elle l'emmène en un voyage lointain, vers des pays exotiques et "de charmants climats". Ce voyage dure très longtemps, il a un goût d'éternité car les voiles et les mâts du bateau sont "tout fatigués par la vague marine".

De plus, ce parfum pénètre l'âme même du poète et il s'y mêle à une autre sensation de perception auditive ; le poète atteint un bonheur ineffable dans une communion de tous ses sens :

Pendant que le parfum des verts tamariniers,
 Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
 Se mêle dans mon âme au chant des marinières.

Dans "La chevelure", le parfum est évoqué pour ranimer le souvenir. Il se trouve associé au thème de la chevelure :

O toison, moutonnant jusque sur l'encolure !
 O boucles ! O parfum chargé de nonchaloir !
 Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure
 Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
 Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !

L'usage des mots "toison" et "encolure" affirme la sensualité de Baudelaire. Il révèle sa tendance spontanée à considérer la femme comme un animal pour jouir d'elle, surtout par ses sens. Tout vit ici, dans cette chevelure parfumée.

Lorsqu'il l'agite, ils'en émane une odeur chargée de souvenirs. Le mouvement associé au parfum évoque pour lui la vague marine et l'exaltation du voyage associées au souvenir de ses amours passés.

C'est ainsi que pour Baudelaire, la chevelure et le parfum, expression d'un plaisir sensuel, deviennent une invitation à rêver à un monde lointain et exotique :

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
 Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
 Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique!

Les images évoquées par la chevelure parfumée donnent l'unité de mouvement et l'unité de sentiment :

Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !
 Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
 De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

La comparaison des tresses noires, "mer d'ébène", à la houle évoque le mouvement de la mer. Elle produit un rêve d'évasion vers un autre monde plus heureux. Cette chevelure de la femme emporte l'homme comme la houle qui symbolise son aspiration au voyage. Ainsi, elle n'est pas seulement un excitant momentané de la sensualité cher au poète. C'est beaucoup plus un moyen d'évasion, une possibilité d'entrer dans un bonheur qui offre quelque stabilité et jouissance profonde, qui donne à la vie un certain sens.

"Un hémisphère dans une chevelure", reprise de "La Chevelure" fait appel à la même aspiration et aux mêmes images :

"Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l'eau d'une source, et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air. Si tu pouvais savoir tout ce que je vois ! tout ce que je sens ! tout ce que j'entends dans tes cheveux !"

La chevelure n'est donc pas considérée pour ses propriétés physiques; douceur, souplesse, beauté; c'est un moyen. Elle permet au poète d'atteindre l'extase. L'importance de la chevelure est due au fait qu'elle est le catalyseur du rêve d'Infini et de bonheur absolu. Elle évoque une suite d'images qu'aucun autre homme ne peut entrevoir. Dans ce poème, les mêmes sensations ne sont pas liées seulement aux parfums mais aussi aux caresses de la chevelure :

"Dans les caresses de ta chevelure, je retrouve les langueurs des longues heures passées sur un divan, dans la chambre d'un beau navire, bercées par le roulis imperceptible du port....."

Ces sensations sont liées davantage aux sensations provoquées par les drogues; tabac, opium ou encore au goût des produits exotiques; musc, huile de coco, sucre :

"Dans l'ardent foyer de ta chevelure, je respire l'odeur du tabac mêlé à l'opium et au sucre; dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l'infini de l'azur tropical; sur les rivages duvetés de ta chevelure, je m'enivre des odeurs combinées du goudron, du musc et de l'huile de coco".

On voit ici que le parfum de la chevelure jette le poète dans

un état de rêve et lui ouvre de magnifiques extases. Grâce à elle, Baudelaire voit, sent, goûte les merveilles d'un monde différent. Cette chevelure parfumée associe tous ses sens et lui donne un bonheur total .

Nous retrouvons cette même extase dans un autre poème en prose, "Les Vocations", ou Baudelaire présente son thème favori. Dans l'histoire du troisième garçon, c'est le parfum et la douceur de la chevelure féminine qui lui apporte une volupté exquise :

"Ensuite j'ai fourré ma tête dans ses cheveux qui pendaient dans son dos, épais comme une crinière, et ils sentaient aussi bon, je vous assure, que les fleurs du jardin, à cette heure-ci."

On y retrouve la même convergence voluptueuse de la senteur et de la chevelure qui affirme le goût précoce de la femme du poète.

Dans un autre poème intitulé "Le Flacon", c'est le parfum qui crée l'impression principale. Inspiré par Mme. Sabatier, il est une évocation de parfum qui semble être un rappel intime d'amour "ranci", un mépris dont Baudelaire charge son défunt amour. Il ne s'agit plus ici de parfum évocateur d'un monde merveilleux mais d'une odeur infecte; "pestilence" évoque la mort, la décomposition du corps :

Je serai ton cercueil, aimable pestilence !
Le témoin de ta force et de ta virulence,
Cher poison prépare pour les anges ! Liqueur
Qui me ronge, o la vie et la mort de mon coeur !

C'est probablement un adieu de Baudelaire à sa maitresse

sous une forme symbolique. L'oeuvre du poète restera dans l'avenir comme un vieux flacon retrouvé au fond d'une armoire et qui exhale encore son parfum. Mme. Sabatier disparaîtra, mais son souvenir demeurera dans les poèmes de Baudelaire.

Ainsi le parfum, pour le poète, est le plus violent des symboles évoquant des souvenirs. Le mélange du parfum avec d'autres sensations permet au poète d'atteindre, en imagination, un bonheur total; il donne un sens à sa vie. Il est souvent associé à la sinuosité qui se combine aussi au bercement, sentiment de mouvement qui conjugue paresse et élan. Elle indique toujours, chez le poète, la montée d'un désir ou le mouvement d'une joie sensuelle en présence de la femme.

Dans "La Chevelure", Baudelaire associe déjà le mouvement de la chevelure au parfum exotique, mouvement qui rappelle l'ondulation de la vague. Il y décrit toute une morale de la vie bercée :

Et mon esprit subtil que le roulis caresse
Saura vous retrouver, o féconde paresse,
Infinis bercements du loisir embaumé!

Ici la sensation de loisir évoque le bercement et au-delà le parfum qui possède une vertu bercante. Ce bercement engendre une certaine langueur et place le poète dans un éternel loisir. Le mouvement, les lignes et les ondes de la chevelure se prolongent avec cette puissance d'expansion que le poète prête au parfum dont il admire la substance si lente à s'épuiser. Il y voit le parfait symbole de l'éternel farniente, du loisir sans fin auquel il aspire.

Ne serait-il pas un désir de retourner à l'enfance, à un moment privilégié où la mère prenait soin de lui constamment?

Encore une fois, on retrouve le même thème dans un autre poème inspiré par Jeanne Duval. Cette fois, Baudelaire compare la femme voluptueuse à un "serpent qui danse". Tout en elle "ondule" ; ses vêtements "ondoyants et nacrés", et sa démarche possède l'harmonie rythmique "de la houle des mers":

Comme les longs réseaux de la houle des mers,
Elle se développe avec indifférence. (1)

En fait, le poète chante souvent le bonheur du bercement qui traduit le rêve d'un départ vers un pays lointain :

Comme un navire qui s'éveille
Au vent du matin,
Mon âme rêveuse appareille
Pour un ciel lointain. (2)

Cette partie montre alors le rôle de chacune des sensations dans l'imagination de Baudelaire. Le poète jouit d'abord de ce qu'il voit ; il éprouve une fascination particulière pour la froideur des bijoux, pour leur éclat métallique. Cette froideur a un aspect négatif, elle ne se donne pas. L'oeil du poète admire sans prendre, il saisit le mouvement et la forme mais laisse l'objet à l'extérieur de lui-même. En effet, la vue c'est le sens le moins

1. Les Fleurs du Mal, xvii

2. Le serpent qui danse

sensuel, la jouissance esthétique qui est différente de la jouissance physique des autres sens : l'odorat, l'ouïe, le goût. Contrairement à la vue qui maintient la femme hors de l'âme du poète, ces sens l'y font pénétrer intimement. Ils constituent un moyen de pénétration extrêmement profond, inépuisable qui maintient autour du poète un halo de sensualité. Par le parfum et le mouvement de sa chevelure, la femme est intimement associée à la fluidité de la mer, au lent bercement de la vague qui, à travers flux et reflux, monte vers l'Infini. Ceci répond à l'aspiration du poète qui voudra toujours quitter ce monde imparfait, limité, pour aller vers un monde idéal que son âme réclame avec insistance. Parfums, bercements et chants amènent le poète à l'idée de la mer, du voyage, c'est à dire au désir de partir. Tout dans la femme aimée lui est invitation au voyage. Elle constitue un univers qui doit lui permettre d'atteindre l'Idéal. Malheureusement, il se rendra compte que la femme est impuissante à lui apporter ce à quoi son âme aspire ardemment. Il se détournera donc de l'amour et recherchera l'absolu ailleurs.

Après avoir fixé son attention sur la femme, lui demandant les multiples satisfactions des sens que les hommes cherchent ordinairement, Baudelaire va se montrer farouchement opposé au normal, au naturel. C'est cette horreur du naturel que nous allons analyser dans les pages suivantes.

L'horreur de naturel chez Baudelaire

Il est évident que le drame de Baudelaire consiste essentiellement dans la conscience suraiguë de ses anomalies physiques et morales. Il ne faut donc pas entretenir l'illusion de trouver en ce poète ^{une} psychologie normale et exempte d'artifice. Pour lui, tout est jeu parce que l'essentiel demeure au-delà de notre appréhension. Nous nous échappons à nous-mêmes. Alors loin de reculer devant l'artifice et le mensonge, le poète bouleverse notre sens moral en nous infligeant ses préférences pour les prostituées.

Il aime ces femmes par horreur du naturel. Or dans leur vie, puisqu'elles sont séparées à jamais du monde normal, tout est artifice ; les fards, les parfums, les toilettes, les décors brillants ou sordides dans lesquels elles évoluent, leurs façons de se conduire font d'elles des sortes de monstres aux yeux du poète. De plus, ces femmes qui se donnent pour de l'argent ne sont pas dans l'ordre de la nature : leur abandon n'est pas la conséquence d'un désir. De ces objets de plaisir, l'homme peut faire tout ce qu'il veut. Il n'a pas besoin de feindre la passion ou d'accompagner ses gestes de vaines paroles.

Pourtant chez Baudelaire, loin d'être bannie de la cité, la prostituée est parée d'une certaine dignité ; elle est "nécessaire à la marche du monde". Et Baudelaire la préfère à toute autre femme :

Elle croit, elle sait, cette vierge inféconde
 Et pourtant nécessaire à la marche du monde,
 Que la beauté du corps est un sublime don
 Qui de toute infamie arrache le pardon. (1)

1. Allegorie

Baudelaire qui ne pense qu'à jouir de cette femme, ne voit, dans sa conduite, aucune abjection. Elle n'enfante pas; il lui décerne donc le titre de "vierge". Cette femme sacrée répond bien au tempérament baudelairien qui ne réclame, chez la femme, aucune intelligence. C'est par la "beauté du corps" dont il jouit que Baudelaire se sent sauvé.

En outre, l'attrait, observé dans certaines pièces, que le poète éprouve pour les lesbiennes, trouve de même sa justification; elles pratiquent l'amour le moins naturel. Le poète lit dans leurs misères et leurs dérèglements un sens profond, la quête d'Infini qui le hante lui-même depuis toujours :

O vierges, o démons, o monstres, o martyres,
De la réalité grands esprits contempteurs,
Chercheuses d'infini, dévotes et satyres,
Tantôt pleines de cris, tantôt pleines de pleurs, (1)

Baudelaire assimile ces femmes aux "vierges". Et ces femmes dédaigneuses obtiennent même du poète une grande sympathie. Elles aussi, comme lui, dédaignent tout ce que la coutume et la loi sociale appellent la règle et le normal. Elles méprisent la vérité: "De la réalité grands esprits contempteurs". Ceci correspond évidemment à l'horreur de la vérité qu'éprouve le poète :

Laissez, laissez mon coeur s'enivrer d'un mensonge,
Plonger dans vos beaux yeux comme dans un beau songe,
Et sommeiller longtemps à l'ombre de vos cils! (2)

-
1. Femmes damnées
 2. Semper eadem

Loin de fuir le mensonge, Baudelaire veut s'en souler.
 Devant la beauté de la femme, il se contente de jouir seulement
 du monde féminin, de l'atmosphère que crée la femme et non pas
 d'explorer la vérité d'un être.

De plus, "Sed non satiata", inspiré par Jeanne Duval, nous
 montre que l'amour pour les lesbiennes est un thème cher qui fixera
 l'attention de Baudelaire pendant de longues années. Il y accuse
 Jeanne d'être insatiable; elle n'est pas moins avide des étreintes
 des femmes que de celles des hommes. Le poète, profondément
 attaché à elle, se révolte contre elle quand il se rend compte
 qu'il ne peut pas satisfaire son désir excessif et son exigence
 anormale :

Hélas ! et je ne puis, Mégère libertine,
 Pour briser ton courage et te mettre aux abois,
 Dans l'enfer de ton lit devenir Proserpine !

Le poète aime cette "Mégère libertine" malgré sa méchanceté
 et ses débauches. Le dernier vers montre que cette femme sacrifie
 aux rites des lesbiennes.

"Delphine et Hippolyte" révèle une fois encore le même goût
 de l'auteur. Ces femmes vivent dans un monde à part. Elles sont
 séparées du monde naturel :

Que nos rideaux fermés nous séparent du monde,

Aussi en elles, Baudelaire trouve son propre destin :

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,
 A travers les déserts courez comme les loups ;

Ces femmes, différentes des femmes honnêtes, sont rejetées par la société qui veut entretenir le naturel. "Errantes" et "condamnées" suggèrent qu'elles doivent accomplir leur propre destin loin des personnes dites normales.

D'autre part, l'horreur du naturel chez Baudelaire s'exprime par la jouissance de la bêtise et de la laideur. Dans "le Choix de maximes consolantes sur l'amour", le poète explique son goût pour la bêtise :

"....La bêtise est souvent l'ornement de la beauté.
La bêtise est toujours la conservation de la beauté; elle éloigne les rides; c'est un cosmétique divin qui préserve nos idoles des morsures que la pensée garde pour nous, vilains savants que nous sommes."

Dans un certain nombre de pièces des "Fleurs du Mal", Baudelaire montre son goût particulier pour la femme bête :

Taisez - vous, ignorante ! âme toujours ravie !
Bouche au rire enfantin. (1)

Le poète parle ici de Jeanne Duval, stupide et ignorante. Il est donc étonnant qu'un homme intelligent comme Baudelaire demeure profondément attaché à elle pendant longtemps. Or cette femme inculte qui possède la candeur d'un enfant et qui ne pense qu'à s'amuser satisfait le poète. Ne serait-ce pas ce complexe de "Pygmalion" qui taquine tous les hommes; on voudrait avoir une femme bête et ignorante pour la former à son idée, ou tout simple-

1. Semper eadem

ment pour se sentir supérieur.

Le même thème se trouve dans "Sonnet d'automne" :

Sois charmante et tais-toi ! Mon coeur, que tout irrite,
Excepté la candeur de l'antique animal,

"Sois charmante et tais-toi !" nous rappelle l'expression populaire ; "Sois belle et tais-toi !". En effet, ces vers montrent que le poète ne demande à la femme, aucune intelligence, aucune profondeur d'esprit. Sans formation intellectuelle, elle lui paraîtra plus aimable.

Quant à son goût de la laideur qui ira à l'encontre de notre sens esthétique, Baudelaire l'affirme dans "les Maximes consolantes sur l'amour" :

"....la jouissance de la laideur provient d'un sentiment encore plus mystérieux, qui est la soif de l'inconnu, et le goût de l'horrible.Je plaindrais vivement qui ne comprendrait pas."

Pour Baudelaire, la laideur, les défauts du corps engendrés par la maladie ne sont pas des désavantages pour la femme. Au contraire grâce à eux, la femme s'entoure d'une atmosphère de mystère et d'harmonie. De plus, elle inspire une certaine sympathie douce, une volupté physique :

"....Je suppose votre idole malade. Sa beauté a disparu sous l'affreuse croûte de la petite vérole, Dès lors, les traces de petite vérole feront partie de votre bonheur, et chanteront toujours à votre regard attendri l'air mystérieux de Paganini. Elles seront désormais non seulement un objet de douce sympathie, mais encore de volupté physique....."

En effet, plusieurs pièces témoignent de ce goût particulier de leur auteur. Dans "Charogne", Baudelaire traite la bien-aimée avec la tendresse la plus vive, mais il évoque le jour où son corps ne sera que pourriture :

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.

Par ces vers, on voit que les images d'un réalisme funèbre sont très minutieusement évoquées. Chacune des expressions est une description précise d'un objet ^{irrapais du dégoût} repoussant qui provoque la nausée. Le témoin est écoeuré par ce qu'il entend : "les mouches bourdonnaient", par ce qu'il respire : l'odeur d'un "ventre putride", et par ce qu'il voit : "de noirs bataillons de larves" qui sont répugnants.

Malgré leur vérité, ces images montrent le goût de l'auteur pour le morbide, la laideur, l'horrible même. Puis, surgit l'évocation terrible de la femme aimée :

Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion!

Contraste choquant et audacieux ! Baudelaire rapproche la beauté de la femme et la laideur de la pourriture. En même temps, il la traite doucement en recourant à la musique des vers les plus chantants et aux métaphores les plus lyriques ; "Etoile de

mes yeux", "soleil de ma nature". Il y a donc antithèse entre l'expression et l'idée.

Tout ce que Baudelaire peut découvrir en fait de laideur l'attire, le séduit et le met en extase. Cette fascination particulière de la laideur du corps s'exprime clairement dans "A une mendiante rousse" :

Pour moi, poète chétif,
Ton jeune corps maladif,
Plein de taches de rousseur,
A sa douceur.

Il est très probable que Baudelaire, souffrant d'une mauvaise santé depuis son adolescence, exige la participation de la femme à sa misère. Toute laideur rencontrée chez la femme malade ou âgée le satisfait. Il jouit même de sa douceur.

"Les Petites vieilles" témoigne du même goût :

Je guette, obéissant à mes humeurs fatales
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

Ces vers montrent que le poète se rend compte de la profondeur de son goût pour la laideur de la femme. Chez ces vieilles femmes, on ne voit aucune trace de beauté : ce sont des ruines, cassées par l'âge. Antithèse inattendue ! elles gardent, aux yeux du poète, un pouvoir d'enchantement. Par on ne sait quel sortilège !

Ailleurs dans "Un cheval de race", extrait des "Petits Poèmes en Prose", Baudelaire décrit la laideur de la bien-aimée dont il jouit :

"Elle est bien laide. Elle est délicieuse pourtant ! Elle est vraiment laide ; elle est fourmi, araignée, si vous voulez, squelette même ; mais aussi elle est breuvage, magistère, sorcellerie ! en somme, elle est exquise."

Une fois encore, Baudelaire affirme le pouvoir ensorcelant du laid sur son imagination ; il le goûte et cède à ses envoûtements. Sur ce corps vieillissant, il ne reste aucune beauté physique. Pourtant, elle possède des qualités spirituelles ; d'un coup de sa baguette magique, elle déchenche l'imagination vagabonde de Baudelaire. Elle apaise sa soif. Ses difformités même lui donnent une allure d'animal vivant, ce qui est un plaisir suprême pour Baudelaire. Mais après tout, qui ne jouit pas, à certains moments, d'une laideur significative ?

D'autre part, chez le poète qui trouve le plaisir dans le Mal, l'horreur du naturel se manifeste sous le goût de l'horrible qui secoue, à chaque instant, notre apathie naturelle. Et quelques poèmes en témoignent.

Dans "Les métamorphoses du Vampire", surgit un spectacle macabre :

A mes côtés, au lieu du mannequin puissant
 Qui semblait avoir fait provision de sang,
 Tremblaient confusément des débris de squelette,

Par ces images funèbres, Baudelaire dénonce l'imposture de la chair. Cette femme "vampire" avec laquelle il s'est amusé, et qui a "sucé toute la moelle" de ses os, se transforme enfin en "débris de squelette". La femme cruelle qui "a fait provision de

sang" ne peut pas à son tour fuir la fatalité.

Le squelette même, par son élégance, satisfait la préférence du poète pour l'anormal :

L'élégance sans nom de l'humaine armature
Tu réponds, grand squelette, à mon goût le plus cher ! (1)

Baudelaire admire le squelette de la femme, goût que les hommes ordinaires ne comprennent pas. Ses "charmes de l'horreur" ne fascinent que les forts comme le poète lui-même :

Pour dire vrai, je crains que ta coquetterie
Ne trouve pas un prix digne de ses efforts ;
Qui, de ces coeurs mortels, entend la raillerie ?
Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts ! (2)

C'est donc une façon pour Baudelaire de se prouver qu'il est supérieur aux autres.

On peut constater que le poète éprouve un grand amour pour tout ce qui lui suggère l'horreur. La bonté, la beauté sont dégoûtantes pour lui. Volontiers il nous communiquerait son goût dépravé, repoussant :

Pourtant, qui n'a serré dans ses bras un squelette,
Et qui ne s'est nourri des choses du tombeau ?
Qu'importe le parfum, l'habit ou la toilette ?
Qui fait le dégoûté montre qu'il se croit beau. (3)

1. Danse Macabre

2. ibid

3. ibid

L'horrible et le dégoût nourrissent la psychologie singulière de Baudelaire. Ils recèlent une certaine beauté mystérieuse et d'essence supérieure. Le poète aime jouir de l'horreur même dans la femme aimée ; elle est le "Vampire" auquel il est lié :

Toi qui, comme un coup de couteau,
 Dans mon coeur plaintif es entrée ;
 Toi qui, forte comme un troupeau
 De démons, vins, folle et parée,

 De mon esprit humilié
 Faire ton lit et ton domaine ;
 Infâme à qui je suis lié
 Comme le forçat à la chaîne, (1)

Par l'image horrible de la femme cruelle, le poète parvient à exprimer l'horreur de son existence liée pour sa damnation à cette femme. En effet, il se sent assailli, victime d'une attaque. Son esprit même est occupé par l'agresseur ; son "moi" ne lui appartient plus. Il est impossible de s'en débarrasser car elle fait, de son esprit, "son lit et son domaine". Au fond de l'âme du poète, demeure toujours l'invincible passion pour cette femme. Malgré sa douleur et son dégoût, il en jouit. En fait, le poème montre le goût de l'horreur en même temps que les détails évoquent ce qu'il y a d'horrible dans l'esclavage de l'auteur.

Chez Baudelaire, l'érotisme compliqué est devenu une véritable servitude qui le conduit au dégoût. Ne pouvant s'évader de cet univers étouffant, son désir n'obéit qu'à certaines solli-

1. Le Vampire

citations bien spéciales ; il lui faut autour du corps de la femme tout un monde d'accessoires qui pourra lui faire oublier les aspects naturels de l'acte sexuel qu'il réproûve. Au milieu d'un décor et de l'ornement insolites, la femme lui paraît plus aimable :

Dans ces fauteuils fanés des courtisanes vieilles,
Pâles, le sourcil peint, l'oeil câlin et fatal,
Minaudant, et faisant de leurs maigres oreilles
Tomber un cliquetis de pierre et de métal ; (1)

En elles, tout est artifice ; elles sont fardées ; "pâles", "le sourcil peint". Et pour s'ajouter une beauté artificielle, elles portent des boucles d'oreilles "de pierres et de métal". De plus, même leur manière d'agir n'est pas naturelle, elles essaient des poses en "minaudant".

Les ornements accessoires sont aussi indispensables pour provoquer l'amour :

La très chère était nue, et, connaissant mon coeur,
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores, (2)

Cette femme répond bien au goût particulier du poète ; en connaissant son coeur, elle ne garde, sur son corps nu, que les bijoux qui provoquent pour lui une autre jouissance esthétique ; la sonorité.

Tout ceci confirme le désir de Baudelaire de choquer le lecteur. Tout naturellement, il le heurte de préférence dans le

1. Le Jeu
2. Les Bijoux

plus profond de son sens moral, dans son goût du vrai qui commande sa vie intellectuelle, dans son sens esthétique qui suscite l'admiration de tout ce qui est beau. Enfin, il essaie de briser la tranquillité de son bien être. Ce plaisir que le poète éprouve à choquer fait partie de son tempérament, c'est une tendance profonde de sa personnalité.

La haine amoureuse de Baudelaire

Jusqu' à maintenant, nous avons constaté que Baudelaire considère l'amour avec un certain espoir : celui d'atteindre à l'Infini. "L'amour, écrit-il, est pour tous...la grande chose de la vie!" (1) Ainsi commence l'histoire de la passion mystique qu'il porte à Mme. Sabatier et qui lui inspire une volupté spirituelle et un apaisement provisoires de son âme toujours troublée par l'Ennui. Quoi d'étonnant si le poète éprouve aussi un amour sensuel pour Jeanne Duval, Marie Daubrun et plusieurs autres femmes. Ces femmes lui permettent de bâtir, en imagination, un bonheur qui dans la réalité se limite à quelques instants de plaisir sexuel. Hélas ! la possession charnelle se résume à très peu de chose car l'amour n'est un remède aux maux de notre âme que s'il se maintient hors de ses contingences charnelles. Les moments de plaisir passés, le poète doit se rendre compte de l'impossibilité de cette évasion par l'amour. La femme n'est rien d'autre qu'un objet de luxure,

1. Baudelaire, Choix de maximes consolantes sur l'amour

en lequel il ne peut s'oublier pour se décharger du fardeau de son existence. "La femme dont on ne jouit pas, avoue le poète après son aventure avec Marie Daubrun, est celle qu'on aime....."

Lointaine, inaccessible, la femme a tous les pouvoirs. Elle est à la fois la déesse et l'inspiratrice....." (1) C'est pourquoi la femme qui se donne devient finalement l'objet de sa haine.

De cette haine, le poète se rend compte avec cynisme :

"....j'ai un de ces heureux caractères qui tirent une jouissance de la haine....." (2) Pour lui, la haine est une liqueur précieuse, un poison plus cher que celui des Borgia,car il est fait avec notre sang, notre santé, notre sommeil et les deux tiers de notre amour ! Il faut en être avare !" (3) La haine chez Baudelaire est souvent unie à un autre sentiment totalement opposé : l'amour. Nous allons voir comment, dans plusieurs pièces, ces deux attitudes contraires coexistent dans l'esprit de Baudelaire.

Il est assez commun de haïr ce qu'on aime. Mais il est très rare de ressentir, comme Baudelaire, les deux sentiments, dans toute leur force, à la même minute. Or le poète évoque, au milieu de sa passion amoureuse, l'image la plus horrible qui puisse traîner au fond de ses cauchemars. Ainsi, après ces vers qui semblent célébrer le culte sombre et magnifique d'une beauté,

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
O vase de tristesse, o grande taciturne,
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis, (4)

1. Luc Decaunes, Charles Baudelaire, p.35

2. Pascal Pia, Baudelaire, p.8

3. Baudelaire, L'Art Romantique, p.542

4. "Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne....."

le cauchemar de cette fuite renaît en images nauséabondes, macabres et étouffantes :

Je m'avance à l'attaque, et je grimpe aux assauts,
Comme après un cadavre un choeur de vermisseaux..... (1)

Cette image réaliste exprime la profonde hostilité du poète envers son amante. Son sentiment d'adoration suscite, comme complément nécessaire dans la mesure même où il affirme sa propre intensité, cette pourriture cadavérique.

Le mélange d'images sensuelles et d'images macabres se retrouve encore dans "Sed non satiata". Le poète y chante d'abord le plaisir charnel que la bien-aimée lui donne :

Je préfère au constance, à l'opium, au nuits,
L'élixir de ta bouche où l'amour se pavane ;

Puis apparaît une image infernale inspirée par sa rancune mêlée aux débris de son désir :

O démon sans pitié ! verse - moi moins de flamme ;
Je ne suis pas le Styx pour t'embrasser neuf fois, (2)

Par cette comparaison macabre et ironique des étreintes amoureuses avec les replis du fleuve de l'enfer, le poète semble accuser son amante d'être insatiable. Mais ce qui nous paraît évident et anormal c'est que Baudelaire est à la fois profondément attaché à elle et révolté contre elle.

1. "Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne....."

2. Sed non satiata

"Remords posthume" s'adresse visiblement à une femme que le poète possède déjà. Au lieu d'apprécier cette "belle ténébreuse", il lui reproche durement d'être "courtisane imparfaite"; ce qu'elle ne connaît pas c'est la sincérité du sentiment. En fait, cette femme pour laquelle Baudelaire n'éprouve aucun respect semblerait mériter le titre de courtisane "parfaite"; elle est savante pour le vice et l'infidélité.

La mort seule pourrait arrêter ses débordements sexuels :

Quand la pierre.....
 Empêchera ton coeur de battre et de vouloir,
 Et tes pieds de courir leur course aventureuse,

Baudelaire veut probablement dire que cette femme, en refusant l'amour véritable, ignore ce qu'il y a de beau et de précieux dans la vie. Enfin, c'est une évocation funèbre que le poète se plaît à évoquer. Sa haine le pousse à ne voir en sa sa compagne de débauche que le cadavre qu'elle sera bientôt :

Et le ver rongera ta peau comme un remords (1)

Dans "A une Madone", Baudelaire reprend le même schéma de pensée. Il chante d'abord son désir sensuel pour la femme aimée :

Ta robe, ce sera mon Désir, fremissant,
, mon Désir qui monte et qui descend,,
 Et revêt d'un baiser tout ton corps blanc et rose.

1. Remords posthume

Ce désir ardent une fois assouvi s'achève finalement en une haine profonde. L'adorateur qui regarde son amante "toujours avec des yeux de feu" devient à la fin le "bourreau féroce" :

...., je ferai sept Couteaux.....

Je les planterai tous dans ton coeur pantelant,

Baudelaire veut oublier l'amertume de son coeur en le peuplant de l'amour des femmes. Mais dans ce monde où "l'action n'est pas la soeur du rêve", son amour idéal étouffe entre les limites que lui impose le réel. En même temps, par leur monstruosité, les femmes démons accentuent de plus en plus sa détresse. Elles ne lui inspirent que la rancune, une haine farouche. Il est donc difficile au poète d'entrevoir au-delà de l'amour un espoir de l'Infini. L'amour n'a maintenant plus de goût. Tout perd sa valeur, même le désir de vivre. Seule la mort conserve une étrange saveur. La mort, à ce moment, n'est plus un objet d'effroi : "C'est elle qui console, hélas ! et qui fait vivre". (1) La mort pour Baudelaire est le passage d'une vie terrestre limitée, contrainte à une vie antérieure que l'âme a connue avant sa naissance. C'est donc le retour aux origines, au paradis perdu.

1. La mort des pauvres